

—Inutile de me montrer le chemin, dit l'excentrique à M. Pasquier qui s'était levé; je connais la maison.

Lord Burydan sortit du cabinet de travail, traversa un beau jardin à la mode française, aux allées bordées de buis, et alla frapper à la porte d'un corps de logis isolé, construit un peu en retrait du bâtiment principal.

À la demande de son ami, M. Pasquier avait consenti à céder cette partie de sa maison à M. Clark, ou plutôt au milliardaire William Dorgan dont il ignorait la véritable personnalité.

Un domestique attaché spécialement au service du malade introduisit lord Burydan dans un luxueux petit salon où bientôt William Dorgan lui-même ne tarda pas à paraître.

Depuis la terrible catastrophe du pont de Rochester où il avait failli périr, le vieillard avait beaucoup changé.

Ses cheveux étaient devenus complètement blancs et sa physionomie, sillonnée de rides, était empreinte de cette mélancolie que l'on rencontre chez presque tous ceux qui sont privés de la parole.

William Dorgan s'était levé avec empressement en apercevant lord Burydan, pour lequel il avait une affection toute paternelle.

Le vieillard s'était emparé de ses tablettes et il traça rapidement:

“Ma réclusion va-t-elle bientôt prendre fin ? Touchons-nous au dénouement?...”

—Encore un peu de patience, répondit l'excentrique. Vous savez que, dans la partie que je joue contre la Main Rouge, une démarche imprudente pourrait avoir les conséquences les plus graves. Je suis venu précisément vous trouver avant de prendre certaines résolutions...

“Ne vous ai-je pas dit cent fois, écrivit le milliardaire, que j'approuvais d'avance tout ce que vous feriez?”

—Il y a pourtant des choses au sujet desquelles il faut que je vous consulte.

Une discussion s'engagea et ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure que lord Burydan sortit de chez William Dorgan. Il paraissait très satisfait.

Dans le cabinet de l'homme d'affaires, il retrouva M. Bondonnat, et tous deux, après avoir échangé quelques paroles de politesse avec M. Pasquier, prirent congé de lui et se rendirent à l'endroit où le mail-coach les attendait.

Les trois jeunes femmes étaient déjà au rendez-vous et les domestiques achevaient de les débarrasser des nombreux cartons dont elles s'étaient chargées chemin faisant.

On remonta en voiture et l'on se dirigea à une vive allure vers le château.

À moitié route, lady Ellénor et ses amies déclarèrent qu'elles voulaient descendre et regagner le château à pied.

Par ce beau soleil, dans cette campagne diaprée de fleurs, égayée par le ramage de milliers d'oiseaux, la promenade serait charmante.

Lord Burydan accéda de grand coeur à la demande de sa femme.

—Accordé, dit-il. Nous ne déjeunerons donc guère que dans une heure et demie. Je vais en profiter pour pousser jusqu'à la Maison Bleue avec M. Bondonnat.

—Avec M. Bondonnat? répéta Frédérique un peu surprise.

La jeune femme savait en effet que son père avait toujours refusé d'aller à la Maison Bleue, en ce moment habitée par Noël Fless, chez lequel était